



Manœuvres et circonvolutions autour d'un dit Lecture d'une présentation de malade de Lacan

Francesca Biagi-Chai

Le goût de Lacan pour l'exposition de la clinique se repère dès sa thèse sur le cas Aimée, où il procède à un ciselage du réel dans l'entretien psychanalytique. Ce ciselage se remarque également dans ses présentations de malade qui, certes, existaient bien avant lui, mais consistaient en une monstration. Lacan procède différemment : il isole le patient du public, ce qui lui permet d'avoir un dialogue analytique avec le sujet afin d'attraper sa structure et surtout la manière dont il s'en débrouille, fait remarquer Jacques-Alain Miller. Bien que la structure corresponde à ce qui est proprement psychiatrique (paranoïa, schizophrénie, etc.), l'usage de la présentation clinique par Lacan permet de rendre patent comment cela se trame pour le sujet, comment le sujet traite la structure par la jouissance. Car si la structure est particulière, la jouissance, elle, est singulière. Au niveau de la particularité, il est possible de dire : « C'est un psychotique plutôt paranoïaque » ou « plutôt schizophrène », tandis qu'au niveau de la singularité, c'est la manière dont un sujet individuel fait avec cette particularité, prise dans la forclusion. La présentation clinique de M^{lle} Boyer par Lacan, publiée dans le *Ornicar ? Lacan Redivivus*, rend saillant ce point¹. Dans cet entretien, Lacan se fait le destinataire des propos de M^{lle} Boyer. Comme il l'a fait pour le cas Aimée, il isole les arêtes subjectives, quel que soit le degré de pathologie du patient.

La valeur du *on*

M^{lle} Boyer initie la présentation en disant : « ... L'approche sentimentale », c'est-à-dire une phrase à l'emporte-pièce, un slogan. C'est un slogan comme privé de sujet, car l'« approche sentimentale » n'est pas subjectivée ici. Lacan la récupère alors pour lui, il s'en fait le destinataire : « C'est pour moi ? », dit-il. Il n'a pas peur du transfert.

Alors que M^{lle} Boyer lui dit : « On veut me valoriser », Lacan fait quelque chose de déterminant, et qui va se répéter tout au long de la présentation, il fait une coupure : « Et alors, dites-moi l'idée que vous avez de votre valeur ». Quand il dit « l'idée que vous avez de votre valeur », il coupe une compréhension commune et il fait en sorte que le sujet se détache de ce slogan qui l'habite.

1. Lacan J., « Présentation de M^{lle} Boyer », in Miller J.-A. & Alberti C. (s/dir.), *Ornicar ? hors-série. Lacan Redivivus*, Paris, Navarin, 2021, p. 109-125, sauf mention contraire les citations qui suivent en sont issues.

Ce sujet débute par un « on ». Or, il y a une différence entre le *on* psychiatrique et le *on* psychanalytique. Selon la psychiatrie, le *on*, dans la psychose, correspond à l'absence de sujet – le *on* comme équivalent à un énoncé tel, par exemple, « il pleut ». Cependant, quand Lacan dit « dites-moi l'idée que vous avez de votre valeur », il ne l'interroge pas au niveau du *on*, mais au niveau de *valeur*. Lorsqu'elle dit : « On veut me valoriser », le mot *valeur* subit la même perte subjective que le *on*, ils en deviennent identiques. Autrement dit, *valeur* ne veut rien dire. Par la coupure, Lacan vise à ramener l'idée de *votre valeur*, c'est-à-dire un *Je suis de votre côté pour examiner avec vous ce réel, ce non-sens, ce vide de sens du mot « valeur »*. Il est donc très important de ne pas prendre le *on* uniquement dans ce qu'il est comme énoncé, mais de l'entendre en se demandant ce qu'il éclaire concernant l'absence de signification dans les énoncés qui suivent.

Être reconnue par les autres

La patiente poursuit en disant : « Si j'ai une valeur vraiment, il faut qu'elle soit reconnue par les autres. » Alors qu'elle est insaisissable – ce dont la suite de la présentation va rendre compte –, cette femme se trouve légèrement saisie. Elle va rester insaisissable – Lacan ne parvient pas à en faire un sujet à la fin. Néanmoins, le dialogue est déjà un dialogue solide, subjectivé, éthique. Que sa valeur « soit reconnue par les autres » indique que le signifiant est momentanément pris dans un circuit qui passe par l'Autre grâce à l'opération de Lacan.

Bien que reprenant des paroles vides, M^{lle} Boyer est sensible à la coupure : « Si je ne suis pas reconnue par les autres, on a le sentiment d'infériorité. » Le mot *valeur*, en tant qu'il peut faire tenir un semblant de discours, est important : la phrase « On veut me valoriser » est compréhensible *a priori* ; pourtant, c'est une signification personnelle, un néo-sémantème. Face à cela, Lacan reprend ce qu'elle dit, sans reculer devant le transfert : « En tout cas, moi je suis là pour ça, pour vous valoriser. »

Connaître sans s'y reconnaître

Elle en vient ensuite à sa liberté : « J'aime faire ce qui me plaît. » Lacan ne cherche pas à aller vers un *Qu'est-ce-qui vous plaît ?*, qui ne serait autre qu'une métonymie. Il produit une nouvelle coupure, qui va vers le détail :

- *Dites-moi de quel l'employeur il s'agit.*
- Je ne sais pas. Je crois qu'il est médecin.
- *Pourquoi croyez-vous qu'il est médecin ?*
- Parce qu'il me semblait avoir une compréhension vis-à-vis de moi, vis-à-vis de sa fille adoptive.
- *Il a une fille adoptive ?*
- Il a accepté les enfants de la mère ; il a épousé la femme, puisqu'il aime sa femme, il aime ses enfants, même si les enfants ne répondent pas à son attente. C'est la fille épileptique.

La patiente ne pouvant rien attraper d'elle-même, elle noie le poisson. Lacan prélève un syntagme, celui de « fille adoptive ». Pourquoi ? Car au milieu de tous ces poncifs, « fille adoptive » est un bout de réel. En disant « fille adoptive », Mlle Boyer dit en même temps « épileptique », c'est-à-dire quelque chose d'elle : elle dit sa maladie. Cela rejoint cette phrase de Lacan : « Comment le sujet peut-il connaître quelque chose de lui sans pour autant s'y reconnaître ?² » Sans pour autant le subjectiver, elle peut le dire. En prenant cette phrase comme boussole, on s'aperçoit que Lacan entend dans « épileptique » une possible identification imaginaire, voire transitive. Il essaie d'entrer dans la question de la fille épileptique pour chercher sa différence d'avec les autres filles : « Je voudrais savoir si vous avez assisté à quelque chose qui ressemblait à une crise. » La maladie permet d'aborder ce sujet selon deux axes : d'une part, elle permet de voir s'il y a une identification imaginaire à la fille épileptique et, d'autre part, si le sujet (ce que Lacan cherche tout au long de l'entretien d'ailleurs) si le sujet a le désir – bien que *désir* soit un grand mot, disons-le plutôt dans son acception banale –, si le sujet a le désir de s'occuper de quelqu'un, ce qui pourrait mettre sur la voie d'une suppléance. Ainsi, Lacan interroge à la fois le versant de l'identification et celui de l'objet. Est-ce l'objet ou l'identification ? En tous cas, c'est ce qu'elle-même relève au milieu de son fatras de banalités : *il est médecin, il aime les enfants, il ne les aime pas*, etc. Lacan tente probablement de saisir à quoi ressemble une crise pour elle, c'est-à-dire comment elle se comporte face à cela : « Qu'est-ce qui se passe ? [...] Expliquez-moi bien. Je sais que vous vous êtes occupée d'enfants... »

Se faire *pas-tout* destinataire social

C'est au tour de Lacan de noyer le poisson : « Est-ce que vous pensez, vous, que vous avez été en passe d'être cataloguée comme ça ? » Il ne dit pas : *Est-ce que ça pourrait valoir pour vous ?* car il ne la saisirait pas. Les circonvolutions de Lacan sont extraordinaires, c'est un : *Éventuellement, ce n'est pas sûr, j'émetts une hypothèse, vous la corrigerez, c'est vous qui savez... Le cataloguée, c'est par les autres : Nous sommes en train de parler, vous et moi, donc les catalogues, c'est pour les autres. Que fait-il ici ?* Après s'être situé lui-même comme l'Autre social, il dit : *Je suis là pour vous.* En effet, puisqu'elle dit que cela doit passer par les autres (à juste titre d'ailleurs), Lacan est là, portant en lui le discours social. Mais il n'est pas tout dans ce discours, il ne l'incarne pas : *Il y en a d'autres qui auraient pu vous prendre et vous cataloguer, moi je ne vous catalogue pas, je regarde du côté de votre jouissance.* Il ne le dit pas, mais toute cette périphrase est faite pour séparer Lacan, en tant que destinataire social du dialogue, des autres qui pourraient effectivement la cataloguer. Cela va dans le sens du transfert, tout en ne le situant pas comme Autre de l'Autre, qu'il n'y a pas – *il y a moi, et il y en a d'autres.*

2. Cf. Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 165 : « dans les sentiments d'influence et d'automatisme, le sujet ne reconnaît pas ses propres productions comme étant siennes. C'est en quoi nous sommes tous d'accord qu'un fou est un fou. Mais le remarquable n'est-il pas plutôt qu'il ait à en connaître ? et la question, de savoir ce qu'il connaît là de lui sans s'y reconnaître ? »

Une place pour l'ironie comme défense du sujet

- *C'étaient des enfants que vous voyiez... ?*
- À Saint-C*.
- *Expliquez-moi. C'était il y a longtemps ça ?*
- Il y a cinq ans.
- *Qu'est-ce qui vous a poussée à aller à Saint-C* ?*
- Je ne sais pas. Je cherchais un changement total, un changement simplement, quoi, un changement de valeurs justement. Je voulais un autre emploi [...]. Là, je ne remplaçais personne, j'étais bien tranquille.
- *À Saint-C*, c'est le souvenir que vous en avez gardé, c'est que vous étiez bien tranquille.*

À cette époque, elle travaille dans un centre : elle s'occupe d'enfants et on s'occupe d'elle aussi, un peu. Ainsi, les identifications imaginaires tiennent : durant cette période où elle travaille avec des enfants, elle n'est en effet pas dans l'errance, alors qu'auparavant, elle passait d'un travail à un autre, ne cherchant que le changement, car la métonymie, c'est-à-dire son errance verbale, se doublait d'une errance dans la réalité.

C'est probablement à Saint-C* que le déclenchement de sa psychose s'est produit, puisqu'elle dit : « Avant Saint-C*, j'étais bien tranquille. Justement, précisément, pendant Saint-C*, on m'a amenée, j'avais des troubles. » Elle s'approche du point qui a fait déclenchement, puis elle coupe : « Je m'excuse, je peux boire un verre d'eau ? » Elle fait un saut parce qu'elle ne peut pas fournir le motif, elle ne peut pas aborder la cause. Elle détourne l'attention :

- Je sais qu'il y a du monde autour de moi, mais j'oublie complètement.
- *Oui, bien sûr, l'important, c'est quand même...*
- L'important, c'est la rose, la fleur de l'églantine.

Autrement dit, au moment où on approche finalement quelque chose qui pourrait être un repérage de ce qui ne va pas pour elle, elle quitte le dialogue pour l'ironie : elle largue l'Autre. Lacan accepte cette ironie, il lui fait une place parce que c'est le début de la présentation et que c'est la défense du sujet. Il ne lui dit pas *Bon !*, mais « C'est ça qui est important ? » Elle lui répond : « C'est une fleur, une gentille petite fille. [...] J'ai fait des promenades à vélo. C'était un peu comme la chanson. La chanson des vélos ». Lacan la laisse avec un vélo : « Il y a en effet une chanson comme ça. » Elle croit qu'elle va se promener métonymiquement, rejoindre l'errance à laquelle elle est habituée. Mais Lacan lui dit ensuite : « Tâchons de repartir de Saint C* » – tant qu'à être à vélo... Elle revient dans le dialogue : « Qu'est-ce que vous voulez savoir ? » Lacan ayant lâché du lest au niveau de l'ironie, elle ne se braque pas quand il lui dit : *Revenons à Saint-C**. C'est exactement comme *Qu'est-ce qui vous a fait penser que vous avez peut-être été en passe... ?* Il lui laisse son espace avant de lui dire : *Bien, revenons là*. Elle est alors en confiance et, automatiquement, elle lui dit, tout à fait naturellement : « Qu'est-ce-que vous voulez savoir ? ». Lacan peut ainsi poser la question sur l'objet, c'est-à-dire sur l'enfant :

- *J'aimerais savoir comment vous avez eu votre petit garçon.*
- Mon petit garçon... c'est lié... c'est lié à ma vie. On m'a fichue à la porte de Saint-C*.
- *La directrice vous a fichue à la porte, pourquoi ?*
- Sans en avoir l'air, elle faisait de la politique...
- *Vous vouliez quoi ?*
- Faire un cirque du diable.
- *Qu'est-ce que vous appelez... ?*
- J'étais maltraitée, exploitée et démolie. Au début, ça me plaisait bien, c'était nouveau. Ensuite. Ensuite, M^{lle} O* m'a fichue... Elle reconnaissait les gens, quelques orthophonistes, céramistes ; les autres, par contre, c'étaient des vrais pions, comme des esclaves d'enfants, un peu des esclaves.
- *Ah oui ?*
- Qu'est-ce que vous en pensez ?
- *Il se trouve que je la connais.*
- Personnellement ?
- *Oui, je la connais personnellement.*

Une identification transitive

De nouveau, Lacan fait une coupure. C'est une manœuvre de la présentation qu'il nous a enseignée. Pourquoi dit-il qu'il la connaît personnellement ? Il entend qu'elle n'accroche pas, donc il essaie en face de faire discours, c'est-à-dire de ne pas être tout seul, de dire : *Oui, je la connais, on a parlé de vous...* Vous vous doutez bien que si c'était une paranoïaque, il ne dirait pas cela. Mais elle se balade, donc il essaie de la *paranoïser* un peu, de voir s'il y a un minimum d'Autre pour elle, un Autre qui l'accrocherait

- Vous l'avez contactée à la suite de mon traitement ?
- *Absolument pas, il se trouve que je la connais par ailleurs.*
- À ce moment-là...
- *C'est tout à fait exact.*
- C'est comme ça que vous la connaissez. Je pense que c'est elle qui est la plus malade de tous les enfants, l'enfant malade.
- *C'est ce que vous pensez ? Revenons à...*
- ... nos moutons.

Lacan dit « Revenons à... », car il fait toujours cette même manœuvre de circonvolution et retour, circonvolution et coupure – comme avec Aimée. Lacan reprend :

- *Je veux dire que si j'ai bien compris ce qu'on m'a dit, c'est à Saint-C* que vous avez eu cet enfant.*
- Que j'ai eu mon enfant. Vous dites : « mon enfant à moi », mais vous ne pensez pas *mon enfant*. Je ne vous l'avais pas dit, mais je pense que vous l'avez dans la tête. Moi, j'ai deviné que vous pensez *vos enfants*.
- *En quoi est-ce que vous pensez que vous avez deviné ?*

Elle est ici dans un rapport de transitivisme à Lacan, d'identification imaginaire : *J'ai dit mes enfants, vous avez dit « vos enfants », c'est vos enfants ou mes enfants*. Il y a quelque chose qui passe par le devinement – le mot *deviner* renvoie à la transparence du sujet psychotique. Elle est transparente à Lacan, donc il lui est transparent. Elle peut dire ce que lui pense, parce qu'elle sait qu'il peut lire en elle, que les pensées se communiquent. C'est un métalangage. Il ne s'agit pas de ces « fusions » dont on entend parler d'habitude – « c'est fusionnel », etc., non ce n'est pas cela. À ce moment de l'entretien, ce sont des identifications transitives qui ne passent pas par l'Autre. Elle dit alors : « vous pourriez être [...] mon grand-père ». Tant qu'à faire, pourquoi ne pas y mettre un peu de filiation ? Lacan répond par : « je pourrais être grand-père ». Il a d'abord dit : *C'est moi, je suis là pour vous et dites-moi*, pour tirer le sujet vers lui. Mais quand cela dérive vers ce qui pourrait le faire disparaître, il l'arrête : « je pourrais être grand-père ». Pas le sien, Lacan revient ensuite sur l'enfant :

— *Mais dites-moi comment vous avez eu cet enfant ?*

— Comment je l'ai eu ? Comme tout un chacun. À moins... on ne sait jamais...

— *Mais enfin, pouvez-vous savoir que ce n'est pas par l'opération du Saint-Esprit ?*

— Non, je sais que c'est par l'opération de la chair.

— *Vous devez bien savoir si vous y êtes pour quelque chose, si ce n'est pas l'opération du Saint-Esprit. Qu'est-ce qui s'est passé entre vous et le père de cet enfant ? parce qu'il a un père, cet enfant...*

— Oui, il a eu un père. Il a forcément un père... à moins que ce soit une grossesse nerveuse, ce qui m'étonnerait.

— *Le propre d'une grossesse nerveuse, c'est qu'il n'y a pas d'enfant. Cet enfant, où est-il ?*

— À M*, chez une nourrice. Il est très bien. C'est une femme ordonnée, propre... Il lui manque peut-être quelque chose.

— *Peut-être vous.*

— Oui, peut-être moi.

L'ironie reste tout le temps présente pour elle, elle traverse toute la présentation. C'est pourquoi Lacan prend la peine de lui dire qu'il n'y a pas d'enfant dans la grossesse nerveuse. Il n'explique rien, il dit juste : *Cet enfant est là*. C'est une constatation. À ce moment-là, elle dit qu'il est chez la nourrice, elle parvient à dire de petites choses, mais l'enfant ne l'accroche pas plus que le reste.

Quand Lacan lui dit « Peut-être vous », et qu'elle répond : « peut-être moi », c'est la réponse du berger à la bergère. Il s'agit de nouveau d'un affect qui est absent. Lacan insiste et elle parle autour de l'enfant : elle a reçu des photos, on la laisse téléphoner, etc. Elle dit ensuite cette phrase : « Maintenant, on s'amuse à me faire confiance. » Le « on s'amuse » correspond au rire « sardonique³ » du président Schreber, mais il est de façon infinitésimale chez elle : il arrive et il part aussitôt. Ce qu'elle dit, en fait, c'est : *Ne me faites pas confiance*. Elle dit elle-même qu'il ne servirait à rien de lui confier son enfant – ce que relève d'ailleurs Lacan dans la discussion qui suit la présentation. La seule chose à dire à cette femme, c'est : *Il*

3. Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 466.

y a mille et une manières d'être mère et vous l'êtes à votre manière. Et non lui dire quelque chose sur le mode d'être une mère pour un enfant, comme la question est posée, dans la discussion, par les soignants : Est-ce que l'on doit lui dire de faire en sorte qu'elle puisse avoir de nouveau son enfant ou qu'elle puisse le voir seule ? Elle n'accroche pas. Sans accroche, il est impossible de fabriquer une relation qu'il n'y a pas.

L'identification, une condition de vie manquée

Elle cherche quelque chose de l'ordre d'une place, précisément parce qu'elle ne peut pas subjectiver : « J'aimerais trouver une place dans la société, dans la vie. Je ne la trouve pas. Je suis à la recherche d'une place, pour moi. Je ne trouve pas cette place parce que je n'ai plus de place. » Elle cherche un lieu qui pourrait faire lien. Cependant, nous savons que la place qu'elle cherche est d'un Autre ordre, c'est-à-dire qu'elle cherche une place dans le discours. Finalement, elle cherche à ce qu'on lui fasse une injection de symbolique, mais ce n'est pas possible. Cela permet d'avancer, avec Lacan, que le sujet psychotique n'est pas déficitaire. Et effectivement, M^{lle} Boyer ne l'est pas : elle saisit très bien qu'il y a quelque chose qui est en défaut, mais elle ne peut s'en saisir, elle ne peut le subjectiver. C'est pourquoi elle attend que cela vienne de l'Autre. Du fait de la forclusion, elle ne peut avoir cette place qu'elle cherche au niveau inconscient.

On perçoit son accent mégalomane : « La mienne ne me plaît pas. C'est une petite place. J'en veux une grande, une très grande. » La mégalomanie est un nom du sujet⁴. C'est ce qui se substitue au sujet pour un psychotique qui oscille entre mégalomanie et objet déchet. La mégalomanie peut venir à la place du sujet : *être le phallus qui manque* à est une position mégalomane. Le sujet, du côté de la jouissance, cherche une très grande place :

— *Vous aviez une place importante, vous étiez l'aînée. [...]*

— J'étais l'aînée d'une famille de six enfants. À chaque fois qu'elle partait, ma mère, pour une autre maternité, c'est moi qui prenais sa place. Je lavais les couches, je rangeais, je m'occupais de la maison surtout à chaque fois qu'elle partait pour une maternité. Mais pendant qu'elle était là, je ne l'aidais pas, je ne faisais même pas mon lit. Lorsqu'elle était partie, je faisais tout. J'étais efficace. Je voudrais savoir que je suis efficace, c'est-à-dire faire quelque chose, faire bien quelque chose.

Quand elle était petite, sa mère est partie accoucher d'un enfant. Lorsque sa mère lui a dit : *Je pars donc tu vas t'occuper de tes frères et sœurs*, elle s'est occupée totalement des frères et sœurs, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas de division. Elle est la mère : « J'étais efficace », *je faisais tout*. Elle est commandée par la parole de sa mère, car cette dernière est en place d'Autre de l'Autre, qu'il n'y a pas, donc intenable. La parole de la mère vaut comme *Je suis ce que tu dis*. La mère lui dit : *Tu es à ma place*, et elle agit totalement à sa place.

4. Cf. Biagi-Chai F., *Traverser les murs. La folie, de la psychiatrie à la psychanalyse*, Paris, Imago, 2020, p. 44 : « La "mégalomanie", somme toute, qui lui permet de parler de lui et semble lui tenir lieu de sujet, lui est reproché au titre de "prétention". "Pour qui se prend-il, pour qui nous prend-il ?" Elle relève pourtant d'un choix ultime et forcé : être grandiose ou ne pas être. »

Lorsque la mère revient, elle ne peut continuer à l'aider. Il n'y a pas de division, mais une substitution totale de signifiant, une substitution de la mission et de l'identification. Elle est donc redevenue enfant et ne peut même plus faire son lit. Ce n'est pas une suppléance, car cela ne tient pas.

Mesurer la subjectivation

M^{lle} Boyer a pensé être hypnotisée, mais sans le penser vraiment, ce qui veut dire qu'elle protège son délire – comme c'est souvent le cas. Elle aurait eu des syndromes d'influence. On reconnaît le syndrome d'influence de la schizophrénie : dédoublement, se sentir hypnotisé, envahi, transparent à l'autre, etc. Mais le corps de M^{lle} Boyer n'est pas franchement atteint. C'est une dissociation psychique. D'ailleurs, elle répond : « J'étais en pleine forme. » Elle balade Lacan. Il essaie d'approcher ce point, mais elle le masque :

— Depuis dix-sept ans, pas depuis l'âge de dix-sept ans. Je me suis identifiée à cette fille qui...

— *Qui est cette fille ?*

— I*

— *I* qui ?*

— I* G*.

— *Où vous l'avez connue ?*

— Dans ma prime enfance, j'avais six ou sept ans. Nous étions un groupe de petites filles. J'avais remarqué qu'elle était blonde, beaucoup plus jolie que les autres. Souvent je la peignais. Et parfois, elle avait un peu un côté méchant, comme tous les enfants. À son tour elle m'avait dessinée. Elle m'avait faite toute moche. Elle m'a dit : « Tu vois, je t'ai faite toute moche ». C'était rien que pour m'embêter, elle me disait que j'étais toute moche. J'avais un peu de peine. Ce sont des souvenirs d'amour : je pense, les premiers amours déçus [*sic*].

Il est intéressant qu'elle dise : « Je me suis identifiée à cette fille » ; jeune, elle s'est identifiée à une petite fille qui était méchante. Dans la totalité de ses identifications, elle trouve un petit trou. Elle trouve de quoi se trouer un peu par la méchanceté de la petite fille. Néanmoins, elle n'arrive pas à faire sienne cette méchanceté, elle n'arrive pas à l'éprouver. Cette méchanceté n'est pas saisie dans la singularité qu'elle reconnaîtrait en elle et qui pourrait la caractériser, mais à travers le « comme tous les enfants », tentative de s'inscrire dans un discours. Lacan tente d'en savoir un peu plus sur cet amour, de mesurer ce qu'il pourrait y avoir de subjectivation. La réponse qu'elle donne confirme la mise en fonction de l'amour comme semblant, pur semblant pris dans la signification privée d'un néo-sémantème. Les choses inanimées, la poupée succèdent aux vivants les humains, les animaux, non dans une dimension métaphorique, comme chez Hans, mais bien métonymique, effaçant ainsi la barre entre symbolique et réel. Ici, tout le symbolique est réel. C'est l'emploi par elle du terme *autre*, « J'avais eu un autre amour », qui nous en donne l'index.

Une errance métonymique

La patiente fait ensuite une description d'un épisode d'errance, de ce qu'on appelle un voyage pathologique : elle voit un bus sur lequel est écrit « C* », elle part à C* : « J'ai atterri dans une ville où je ne voulais pas aller. » Elle est partie avec un garçon dont elle connaît à peine le nom de famille et qui a fait de la prison. Ils sont partis tous les deux sur les routes de France. Elle s'apprête à parler de lui, à dire quelque chose d'intime, et *toc !*, cela s'arrête immédiatement selon le même mécanisme de fuite métonymique.

Elle se demande alors si c'est normal qu'elle parle ainsi devant tout le monde, sans que ne paraisse aucune dimension de persécution, elle n'en fait même pas une paranoïa. Lacan répond que c'est normal, et puisque c'est normal, elle poursuit. On retrouve cette métonymie, qui est sans transition, du symbolique au réel. Le réel est pris dans le symbolique et tout le symbolique est réel. Le signifiant *normal* est pris dans cette continuité des trois registres. Lacan la laisse parler :

— Partout. Nous avons logé dans différents hôtels. On n'avait pas d'argent à ce moment-là. Nous avons habité des studios. On n'a jamais payé, on n'avait pas d'argent. On restait pendant un mois à peu près. Au bout d'un mois, la propriétaire nous mettait dehors, évidemment. Je crois que je faisais un peu la folle, ça m'amusait. Parfois, j'ai l'impression que je l'aime, mais je serais incapable d'aimer... ou un enfant... les autres. Pourquoi vous souriez ?

— *Il n'y a pas de raison que je ne sourie pas. Dites-moi, mon petit chou...*

— Mon petit chou, mon petit chou [rire]. C'est agréable, en somme, mais c'est surprenant. Mon petit chou...vous ne m'avez pas dit salope ou putain. Je rigole un peu fort, mais c'est un fait exprès, une réaction à « mon petit chou ».

— *Salope, ça a un sens, c'est une appréciation morale. Vous vous considérez comme une putain ?*

Une opposition symbolique

Lacan sourit, elle l'interroge : « Pourquoi vous souriez ? » C'est intéressant de pouvoir lire les amorces faites par Lacan. Il ne répond ni oui ni non, il lui dit même : « Dites-moi, mon petit chou... » Le terme *petit chou* est un peu daté, mais il est quand même osé. Elle s'adresse d'abord à lui avec un élément distinctif, qui l'accroche par rapport à tout le reste. Elle s'intéresse donc bien au sourire de Lacan, c'est-à-dire à autre chose qu'aux questions et réponses du berger à la bergère. Pourquoi ose-t-il « mon petit chou » ? Parce qu'elle ne développe ni érotomanie ni paranoïa – il est donc tranquille. À ce point-là de la présentation, il n'y a aucune chance pour que l'Autre prenne une consistance telle qu'elle en devienne paranoïaque. Il peut donc encore faire le petit pas de plus pour voir si, à partir du sourire, l'Autre peut l'accrocher et, en même temps, il peut lui dire « mon petit chou » tranquillement. Il y a peu de risque que ça aille très loin. Bien sûr, il ne dirait même pas un quart du centième de cette première phrase à une autre patiente. Car Lacan suit le fil de la jouissance, la manière dont les sujets traitent leur structure.

Elle répond sur le plan du ressenti et non sur celui de la signification : « Mon petit chou, mon petit chou [rire]. C'est agréable, en somme ». « Je rigole un peu fort, mais c'est un fait exprès » est une réaction à « mon petit chou ». « Vous ne m'avez pas dit salope ou putain » : elle est davantage ramenée à *Truie !* qu'à *Cochon*⁵ ! Lacan répond très précisément sur *salope* et *putain* : « Salope, ça a un sens, c'est une appréciation morale. » *Putain*, c'est un métier, ce n'est pas la même chose, ce n'est pas sur le même plan. Lacan ne confond pas le symbolique et le réel. Il la questionne : « Vous vous considérez comme une putain ? » Elle explique qu'elle se considère effectivement comme une putain, qu'elle a un mac par téléphone, dont elle ne sait pas quoi faire d'ailleurs. Il y a donc deux mots de la triade hallucinatoire. Elle a été très probablement hallucinée. Elle connaît la triade *salope-vache-putain* à laquelle le « petit chou » vient en opposition symbolique. Ce qu'elle entend peut-être : *Vous ne me traitez pas comme les voix me traitent.*

Accrocher le sujet

- Oui, un peu. Me vanter, avoir une valeur reconnue par d'autres. Être un personnage pour arriver à une clownerie ou à un guignol au Jardin **.
- *Quelles sont les diverses clowneries auxquelles vous vous êtes consacrée ? J'ai le sentiment que parmi ces clowneries, il y a des choses, comme ça, que vous avez faites, qui ressemblent beaucoup à ce qu'on appelle couramment maladie mentale. Moi, je ne suis pas très porté à croire les choses que quand même à un moment vous disiez.*
- Le débile, au moins, il a la société pour le protéger, mais quand on est caractériel, pour ceux-là, c'est moins bien pour eux.

Il peut avancer un peu plus dans les « clowneries » parce qu'elle dit le mot. Il s'en sert comme « l'enfant épileptique » du début d'entretien. Elle a fait quelque chose d'un peu bizarre, elle s'intéresse à quelque chose de bizarre, donc il essaie de l'accrocher à quelque chose de pathologique. Elle répond : le « débile », le « caractériel » ; elle se pense donc probablement caractérielle. Lacan revient : « Est-ce qu'il vous est arrivé qu'on vous donne des pensées ? » Il a peut-être pensé aux voix. Mais puisqu'on ne demande pas brutalement à quelqu'un s'il a des hallucinations ou s'il entend des voix, il dit : « vous vous sentiez [...] influencée ? » Il cherche le syndrome d'influence, mais elle ne le lui livre pas :

- *On se juge mutuellement ?*
- C'est un peu... m'as-tu vu... Mon père, je l'accuse d'être un méchant père. Et je m'accuse d'être une mauvaise fille.
- *Expliquez-moi.*
- C'est les autres, quoi... soi-disant amis qui m'ont toujours reproché d'avoir un père alcoolique, d'être fille d'alcoolique.
- *Il était alcoolique, vraiment ?*
- Invétééré, je puis dire. C'est de ma faute, s'il est mort. C'est moi qui l'ai provoqué. J'ai tellement raconté cette histoire-là.
- *Racontez-moi.*

5. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 60.

- Je n'arrête pas de dire toujours la même chose, et j'en ai marre. [...]
- *Il faut tout de même bien que nous essayions de trouver les choses. Redites-moi.*
- J'ai un peu oublié à l'instant. J'étais distraite par mon verre d'eau. Vous me posez une question ?

Les mots tuent

Concernant son père, elle dit : « je l'accuse d'être un méchant père. Et je m'accuse d'être une mauvaise fille ». Il s'agit toujours de cette identification imaginaire. Elle poursuit et dit que c'est de sa faute s'il est mort. On pourrait ainsi croire à une *mélancolisation*, mais elle nous détrompe : « C'est moi qui l'ai provoqué. J'ai tellement raconté cette histoire-là. » De nouveau, le symbolique est réel, c'est-à-dire que, pour elle, les mots tuent. Peut-être faudrait-il chercher si elle n'a pas l'idée de se chercher une place supérieure. C'est d'ailleurs pour cette raison que Lacan parle de *paraphrénie* lors de la discussion. Considère-t-elle qu'elle a le pouvoir de provoquer la mort avec ce qu'elle raconte ? On ne peut le savoir. Et vu qu'elle n'en souffre pas plus que cela, les choses s'arrêtent là. Elle commence à en avoir marre, donc elle coupe et ce n'est pas possible d'aller plus loin. Lacan revient : « Redites-moi. » Mais elle tourne en boucle, elle n'accroche pas :

- *Vous convenez que ça vous intéressait ?*
- Maintenant, je suis malade, je ne peux pas le savoir.
- *Qu'est-ce que vous en pensez vous-même ? Parce que c'est tout de même vous qui vous sentez dans votre assiette.*
- Je crois que je ne suis pas malade. Je suis quelqu'un qui a subi de graves frustrations, mais je ne l'accepte pas. On peut accepter ou refuser les frustrations. Je n'accepte pas, je refuse... On me demande à tire-larigot. C'est peut-être moi qui me fais une idée. Enfin, normalement, j'ai une idée ; j'ai le raisonnement, le comportement d'un enfant de trois ans, c'est comme ça. J'ai peut-être trois ans d'âge mental, c'est possible.
- *Oui, ce n'est pas impossible.*

Donner du poids à ce que fait le sujet

Il essaie d'apprécier si cela l'intéresse et constitue un point d'intérêt. C'est toujours ce qu'on fait dans la psychose : *Qu'est-ce qui vous intéresse ? Qu'est-ce qui vous plaît ?* Autrement dit : *Quel poids vous donnez à ce que vous faites ?* Ce qui revient à la question de la valeur. Elle dit : « On me demande à tire-larigot. » L'Autre la sollicite ; mais il ne s'agit ni de Lacan avec ses questions, ni des soignants. C'est souvent ce qu'on explique en institution : c'est l'Autre qui sollicite, qui parle tout le temps. Certains patients parlent ainsi à l'infini, les graphomanes écrivent à l'infini, etc. Puis elle a cette phrase formidable : « j'ai [...] le comportement d'un enfant de trois ans [...]. J'ai peut-être trois ans d'âge mental ». Plusieurs éléments peuvent être mis en série : le sujet explose dans le symbolique, qui est aussi du réel.

Dorénavant, le temps lui-même explose : il n'y a ni temporalité ni histoire. Elle dit qu'elle est sans histoire. L'âge est aussi anarchique que le signifiant : elle embrasse un

garçon, elle a quinze ans ; elle boit son café, elle a trois ans ; elle renverse ses pommes, elle a cinq ans. L'espace et le temps sont déstructurés.

Une condition de vie

Elle évoque une personne, un ouvrier qui « est gentil », « [u]n peu odieux, quoi ». On entend bien qu'il n'y a pas de contradiction pour elle, tout est dans tout – et réciproquement :

— *C'est elle que vous aimez bien ?*

— C'est sa petite sœur que j'aimais bien. Ensuite, je l'ai préférée, elle. Il semblait que nous nous ressemblions. Il semblait, mais elle ne me ressemblait certainement pas. Mais moi, j'ai imaginé qu'elle me ressemblait. Ce que je recherchais dans mon idée, c'est de ressembler à quelqu'un. C'est la condition de vie. C'est pourquoi je recherche leur vie à eux, je veux leur prendre leur vie, je n'ai pas de vie, je prends la vie à l'autre, c'est ça que je recherche. Ce que j'apprécierais.

Cette phrase est extraordinaire en ce qu'elle dit sa vérité : « Mais moi, j'ai imaginé qu'elle me ressemblait. » Lacan l'ayant tannée avec « Qu'est-ce que vous en pensez vous-même ? », elle parvient à dire quelque chose de son idée : « Ce que je recherchais dans mon idée ». Elle émerge comme sujet. Ce qu'elle dit ne tient pas, et ce n'est pas le problème. Le dialogue est d'une humanité que l'on retrouve rarement en institution : « Ce que je recherchais dans mon idée, c'est de ressembler à quelqu'un. C'est la condition de vie. » Elle a raison. L'identification aurait pu être sa condition de vie, mais elle ne l'a pas trouvée.

Le passage suivant est extraordinaire : « C'est pourquoi je recherche leur vie à eux » – leur vie, pas leur image – « je veux leur prendre leur vie, je n'ai pas de vie, je prends la vie de l'autre, c'est ça que je recherche ». C'est ce qui s'appelle l'extraction de l'objet *a*. Dans les passages à l'acte meurtrier, c'est exactement cette phrase qui entre en action. Le meurtrier des meurtres immotivés – pas le paranoïaque qui entend des voix – procède d'une « extraction sauvage » de l'objet *a*⁶. Les tueurs par extraction de l'objet *a* ou les tueurs en série vont chercher la vie dans l'autre, soit l'objet *a* comme cause de vie. M^{lle} Boyer témoigne d'un processus similaire lorsqu'elle énonce : « C'est pourquoi je recherche leur vie à eux ».

Je pensais à une sage-femme que j'avais aimée au cours de mon accouchement. Quand on accouche, c'est quand même pas ordinaire. Le rôle d'une sage-femme qui vous accouche, parce qu'elle est gentille avec vous, mais tomber amoureuse en plus de la sage-femme, l'aimer plus que son fils, c'est un peu fort. C'est M^{me} Tauchon qui était la sage-femme. J'aimais moins mon fils que M^{me} Tauchon... C'est un peu gros, non ?

Elle essaie de dire l'anormalité : *Est-il normal qu'une mère tombe amoureuse de la sage-femme et n'aime pas son fils ?* Elle ne dit pas : *Aimer la sage-femme*. Une mère peut tout à fait aimer une sage-femme qui a bien accouché du petit, une mère peut aimer la sage-femme

6. Borie J., « Variétés du passage à l'acte », *Ironik !*, n° 44, décembre 2020, [disponible sur le site de l'Université populaire Jacques Lacan](#).

qui lui a parlé, etc. Mais dans ce cas, ce n'est pas cela ; elle dit : « tomber amoureuse ». Il s'agit donc d'une libido érotomane. On pourrait croire que M^{me} Tauchon est une figure importante pour elle, mais elle passe au « torchon », c'est-à-dire à quelque chose qui flotte.

Flotter, vivre suspendue

— *Oui, c'est quelque chose qui flotte, comme ça...*

— *Moi, j'aimerais mieux vivre suspendue.*

— *Vous aimeriez vivre suspendue ? Expliquez.*

— *Vous pensez peut-être à une robe suspendue. Une robe suspendue... j'aimerais vivre comme un habit. Si j'étais anonyme, je pourrais choisir l'habit auquel je pense... j'habillerais les gens à ma façon. Je suis un peu un théâtre de marionnettes, quoi... j'aimerais bien tirer les ficelles, mais je crois que j'ai trouvé plus fort que moi.*

Elle vit suspendue. Elle n'a pas de « corps [...] à mettre dans [la] robe », précise Lacan. La robe est faite de tissu, elle n'est pas faite de l'étoffe des mots. Elle n'a pas de corps parce que les mots ne lui donnent pas d'étoffe. Elle a un tissu, une robe suspendue, un habit, dont on ne sait même pas de quoi il est fait. C'est une sorte de *patchwork*. L'étoffe, ce serait autre chose : les fils tissés. Elle est donc la robe, le signifiant de la robe, ou une marionnette : « je crois que j'ai trouvé plus fort que moi », dit-elle – parlant évidemment de Lacan.

Le transitivisme fait retour à la fin lors de l'échange sur le gilet. Il y a un petit phénomène digne du *Horla*⁷. On ne sait pas où est le gilet, ni à qui il est, si on le lui a pris ou si on ne le lui a pas pris, si c'est une vraie ou une fausse reconnaissance.

Pour finir : « J'étais la personne temporaire » est la phrase qui dit son être, qui dit le *patchwork* qu'elle est, sans temps ni histoire. J.-A. Miller relève la phrase : « je suis intérimaire de moi-même⁸ ». Elle est ce que l'autre est, par bouts de miroir.

Antenne clinique d'Angers – 2 février 2022

Commentaire oral. Texte relu par l'auteure et établi par Romain Aubé et Laura Vigué à partir de la transcription réalisée par Sophie Bardet, Marie-Monique Bercelli, Sarah Guesmi et Guillaume Miant

7. Maupassant G., *Le Horla*, Paris, Le Livre de poche, 1994.

8. Miller J.-A., « Enseignements de la présentation de malades », *Ornicar ?*, n° 10, juillet 1977, p. 22.